

# Réflexions sur la bisexualité psychique

**françois gauthier**

**L'auteur propose, simplement, le fruit de sa réflexion sur le thème fort complexe de la bisexualité psychique, thème inspiré tant par sa participation au Colloque de l'A.P.P.Q. d'avril 1997, que par sa propre clinique. De la mythologie classique aux discussions plus contemporaines, par un détour obligé à Freud, les paramètres de la question sont posés et une position est adoptée.**

## Prologue

**U**ne première image, disons culturelle, vient à l'esprit en pensant à la bisexualité : celle d'un univers de plus en plus unisexué, où la différence des sexes devient synonyme d'inégalité. Quand je dis unisexué, je pense à cette quête de représentation sociale, « politiquement correcte », métaphore de notre mythologie contemporaine, où la fusion, la con-fusion dirais-je, homme/femme devient totale. Faute de ne pas être les deux sexes à la fois, l'on évite de devoir renoncer aux attributs signifiants de l'autre, en les subsumant aux siens, dans ce qui est devenu une manie du « commun dénominateur ».

Ironiquement, selon cette perspective, l'abrasion même de la différence devient le « bi ». Alors que, tout au contraire, je crois avec Christian David que :

« Le fait de porter en soi une réplique de l'autre sexe en tant que potentialité psychique ne supprime néanmoins aucunement la reconnaissance de la différence des sexes et des sexualités : au contraire c'est l'absence ou les insuffisances d'une telle réplique qui l'interdisent ou l'altèrent. *La bisexualité, c'est là un de ses paradoxes, source d'étrangeté, se donne aussi comme accès à l'étranger.* » (David, 1975, 703)

L'abrasion de la différence est en fait la réalisation mythique d'un hermaphrodisme, qui se révèle une déssexualisation destructrice, qui nous renvoie à l'orée de la vie psychique :

« ...l'illusion bisexuelle dans toutes ses manifestations est construite sur les remparts de la différence des sexes, mais elle trouve son soubassement dans la relation primordiale, dans le désir toujours actuel d'annuler cette séparation d'avec l'Autre, de nier cette altérité impossible. » (McDougall, 1973, 264)

Le concept de Bisexualité peut être entendu à différents niveaux : sociologique<sup>1</sup>, biologique et psychologique; les deux pôles du concept — homme/femme; masculin/féminin; virilité/féminité — ayant des sens très variables, parfois confus, d'un niveau à l'autre, souvent même pour différents tenants d'un même niveau. Du point de vue psychologique, il peut en être question en termes métapsychologique ou psychogénétique, normal ou pathologique. Comment s'y retrouver?

J'opte pour cette disposition psychique à fantasmer, à comprendre et à partager son expérience avec celle d'une personne de l'autre sexe, dans le respect de la différence. Donc, rien à voir avec cette appellation populaire représentative de celui qui « agit » son choix d'objet avec des partenaires des deux sexes. Même si certains, même David (1975, 843), allèguent, à tort à mon avis, que Freud a malheureusement alimenté cette confusion lorsqu'il a écrit :

« On sait qu'il y a eu de tout temps, qu'il y a encore, des individus capables d'élire indifféremment comme objet d'amour des personnes de leur propre sexe ou du sexe opposé et cela sans que l'une des tendances gêne l'autre. Nous disons de ces gens qu'ils sont bisexuels et nous admettons sans trop nous étonner leur existence. » (Freud, 1937, 29)

En effet, dans le contexte de cette mention, Freud est à discuter de la bipolarité des instincts et utilise la bisexualité comme exemple.

Mon intérêt pour la bisexualité dite psychique est sous-tendu par le désir d'aller au-delà de la sexualité phallique. L'intérêt de la psychanalyse n'est-il pas justement de toujours aller au-delà? L'origine latine du mot sexualité étant *secare* — c'est-à-dire : séparer, couper — la bisexualité est peut-être une façon de ré-unir ce qui a été *secare*. Ou bien, pour paraphraser David (1975, 710-712), la bisexualité n'est ni fusion, ni coexistence des contraires, mais conjonction des altérités.

Par ailleurs, la clinique m'interpelle aussi constamment. La question de l'identité sexuelle, par le fait même de la bisexualité, se pose avec chaque patient. Comment vivre en harmonie, avec soi et avec l'autre, en matière aussi fondamentale? Toutefois, en pensant bisexualité, trois patients<sup>2</sup> me viennent à l'esprit plus particulièrement : Jean, homosexuel et exhibitionniste, me consulte parce qu'il a peur d'être emprisonné; Marie, homosexuelle en relation stable depuis huit ans, me consulte parce qu'elle a peur de tuer son amie; et Jean-Marie, en cours de traitement hormonal pour changer de sexe, me consulte parce que son médecin le prescrit, et je ne sais lequel du médecin ou du patient a le plus peur du suicide. Trois modulations morbides de l'identité, où l'autre, différent, est à la racine de la souffrance.

Jean est de niveau prégénital et son exhibitionnisme (en fait, plus près de la pédophilie) ne se présente pas comme une perversion classique. Il est le « cloaque » de sa mère : pubis-anus-fèces. Il s'exhibe pour qu'enfin soit aimé ce que sa

mère a haï : son pénis. Il exhibe son objet de haine pour se faire castrer et enfin devenir l'objet d'amour réel de sa mère. Son propre voyeurisme se concentre sur les fesses : vulve prépubère, d'avant la castration!

Il s'est attaché un moment au cadre, comme il n'a pas eu d'attaches à la mère, sans jamais découvrir par et pour lui-même ce qu'il faisait là en ma présence. L'agrippement peut être considéré comme un réflexe sur lequel aurait pu s'étayer la pulsion d'attachement, puis la relation d'objet. Il n'a pas la capacité de transformer. Comme nous le dit si bien McDougall (1973, 266) : « La sexualité risque de se voir utilisée uniquement pour réparer les failles dans le sentiment d'identité », quand l'angoisse de castration menace le corps et l'existence individuelle.

Quant à Marie, s'agit-il d'un mouvement d'identification masculine pour séduire la mère, versant négatif de l'Œdipe, ou plutôt d'une homosexualité primaire, à l'image de la relation première du bébé à sa mère, c'est-à-dire, une sexualité s'adressant à un objet indifférencié quant au sexe? La deuxième hypothèse semble plus probable. En effet, la rage (qui l'amène en thérapie) à l'endroit de son amie semble être la résurgence d'une rage féroce à l'endroit de la mère (dont elle porte la dépression, dit-elle d'entrée de jeu) n'ayant d'égale que la nostalgie d'un rapprochement amoureux manqué.

Enfin Jean-Marie recherche une caution psychologique, un support concret à sa solitude, mais il nous met davantage en échec par l'urgence de sa quête, sitôt constatée par lui, et le mouvement de recul défensif qui s'en suivra. Comme Stoller le rappelle :

« Pour parvenir à l'état hétérosexuel qui est l'origine du conflit œdipien, le petit garçon doit se dégager de cette symbiose primaire originelle dans laquelle lui et sa mère sont d'abord confondus. [...] Si sa mère et lui ne parviennent pas à mettre en route une réaction qui les fait tous deux décider (même si parfois ils y répugnent) de dégager leurs corps et leurs psychés respectifs de l'état d'union [oneness] trouvé dans la matrice et dans les premiers mois de la vie, alors le garçon reste comme enveloppé dans sa mère. » (Stoller, 1973, 150-151)

Il n'est pas possible, en psychothérapie ou en analyse, de faire l'économie de cette symbiose et de son renoncement. J'aurai été, trop brièvement, son cinquième thérapeute. Il me quittera pour un sixième qui lui promet : « un dialogue avec le subconscient, grâce à des régressions par induction musicale »!

Bref, Jean préfère être homme à être femme, malgré un sentiment d'infériorité comme homme. Il exhibe son attribut phallique, pour être à la fois, enfin, castré et valorisé. Son *Écho* est pervers. Marie, dans un corps de femme, s'est identifiée à l'homme que son père voulait qu'elle soit, au prix d'une grande confusion. Mais plus fondamentalement, peut-on croire, elle est en quête d'un rapprochement amoureux de l'objet maternel, indifférencié quant au sexe. Son *Écho* est clivé. Enfin,

Jean-Marie est femme dans un corps d'homme et n'a d'alternative à la correction chirurgicale du corps, que le suicide. Son *Écho* est inversi<sup>3</sup>. Comme le disait Jean Cocteau : les miroirs devraient réfléchir avant de nous envoyer notre image!

### Détour (retour) mythologique

Retournons un instant à Œdipe, assise métaphorique de l'identité psychosexuelle, selon la métapsychologie psychanalytique. Comme nous entendons réfléchir à la « (bi) sexualité psychique », antérieure à l'œdipe, allons voir d'un peu plus près ce que nous dit la mythologie grecque, antérieure à Œdipe!

Laïos et son fils Œdipe ont tous deux consulté le même oracle de Delphes. Le premier pour apprendre la menace que représente la naissance d'un fils de Jocaste, son épouse; le second, pour se faire répéter la même fatale prédiction, c'est-à-dire : qu'il tuera son père et épousera sa mère. Voilà ce dont on se rappelle habituellement, avec plus ou moins de détails.

Freud a infléchi le sens premier du mythe qui, dans son essence, signifiait avant toute chose, que l'on n'échappe pas à son destin. De même, il fait peu de cas de la souffrance originaire d'Œdipe, abandonné sur le Cithéron, les chevilles transpercées et liées par une lanière. Toutefois, l'éloquence du mythe, comme métaphore, a été utile pour faire comprendre l'assise fondamentale de l'interdit de l'inceste pour le développement psychique.

Étrangement, d'autres éléments du mythe apparaissent pertinents en ce qui a trait à la bisexualité. En effet, en recherchant un peu plus avant, il est intéressant d'apprendre qu'après le meurtre de Laïos, Œdipe arrive aux portes de Thèbes et rencontre la Sphinge, ce monstre terrifiant au corps de lion et tête de femme.

La Sphinge posait une énigme puis dévorait les voyageurs qui ne parvenaient pas à y répondre. Œdipe sut déchiffrer l'énigme et contraignit ainsi la Sphinge à se donner la mort. Il fut accueilli en bienfaiteur par les citoyens de Thèbes, qui le sacrèrent roi.

Pourquoi Thèbes était-elle gardée par ce monstre? Parce que Laïos avait aimé Chrysippe « d'une passion contre nature », dit-on subrepticement dans la légende, qualifiant ainsi son amour homosexuel et pédophile, pour le fils de Pélops! Voilà qu'on découvre au fils incestueux, un père pédophile, à tout le moins homosexuel! Ce Laïos qui s'était cru justifié de tuer un rival potentiel suite à la prophétie de l'oracle de Delphes.

Tirésias est l'un des plus célèbres devins de toute la mythologie. Selon la version d'Hésiode, il avait rencontré un jour deux serpents qui s'accouplaient et les tua. Il fut alors changé en femme. Sept ans plus tard, il rencontre les mêmes serpents entrelacés et reprit sa forme première.

L'importance du rôle de Tirésias ne fait aucun doute. Témoin privilégié de la scène primitive, il présente l'extraordinaire et exclusive qualité d'un « hermaphrodisme » alterné. Le fait que Laïos ait aimé passionnément Chrysippe — qui, de honte, se suicidera —, condamnant ainsi son royaume aux affres de la Sphinge, ne

nous relance-t-il pas encore sur ce même thème de l'intersexuel<sup>4</sup>, représenté par la Sphinge, et d'un certain sens du bisexuel : son homosexualité pédophile.

Ce Tirésias, qui fut tour à tour homme et femme, n'est pas vraiment le seul « homme/femme » de son genre. En effet, Cénis, la plus belle vierge de Thessalie, fut violée par Neptune, qui en échange exauça son vœu de ne plus jamais avoir à subir un tel outrage en lui accordant de ne plus être femme. Elle devint un guerrier que le fer ne pourra pénétrer. De même, fruit des amours d'Hermès et d'Aphrodite, un jeune homme d'une rare beauté, Hermaphrodite, sera enlacé par la nymphe de la fontaine Salmacis, pour ne plus former avec elle qu'une seule personne, d'une double nature.

« Le mythe de l'androgyné, proche de celui d'Hermaphrodite, est évoqué (aussi) par Platon dans son "Banquet" : il prétend qu'à l'origine les hommes possédaient les deux natures, masculine et féminine. Les dieux eurent peur de leur puissance et les coupèrent en deux, créant ainsi des hommes et des femmes. »  
(Schmidt, 1965, 152)

Comme le souligne Platon, la seule idée de la puissance de cet être « homme/femme » a certes de quoi terrifier les dieux ! Et encore plus les humains eux-mêmes !

Il est permis de penser que la mythologie nous offre en Œdipe, une allégorie qui ne s'arrête pas seulement à l'inceste, mais révèle bien d'autres éléments de la sexualité humaine. Par exemple, Hermaphrodite obtint de ses parents que quiconque se baignerait dans les mêmes eaux subirait le même sort et deviendrait un être double. Le bisexuel devient un asexué (Pontalis, 1973, 14). Alors que l'Androgyné correspond à l'image de la bisexualité réalisée, l'Hermaphrodite annule la différence (Bergeret, 1975, 1036-1037). Enfin, et de façon plus cruciale pour mon propos, le sort cruel d'Œdipe illustre la conséquence terrifiante de sa quête de vérité sur ses origines, en dépit des mises en garde de Tirésias.

## Freud

Durant les années soixante, Chasseguet-Smirgel (1964), avec d'autres, remet en perspective la conception psychanalytique traditionnelle de la sexualité féminine et, contrairement aux psychanalystes de la première heure, trouve appui dans la communauté psychanalytique. Elle apporte, non sans opposition, un point de vue qui aujourd'hui semble pourtant tellement évident :

« Un monde où les femmes (représentant la mère) n'ont pas de droits, où elles sont "humiliées et offensées", révèle une profonde insécurité liée à la peur d'être annihilé par le pouvoir engloutissant de la mère primitive. Un monde d'où le père a disparu est un monde dans lequel la capacité même de penser a

été annihilée. *L'union du père et de la mère ne donne pas seulement naissance à l'enfant mais à l'intellect avec sa pleine aptitude à fonctionner.* » (Chasseguet-Smirgel, 1986, 32)

L'intellect et son aptitude à fonctionner inclut manifestement la disposition psychique à fantasmer, entre autres la différence des sexes à l'origine de laquelle se retrouve « ce pouvoir engloutissant de la mère primitive ».

Tout comme pour la sexualité féminine, et peut-être en raison même des interrogations qu'elle a soulevées chez lui tout au long de sa vie, la bisexualité est un concept mal défini avec lequel Freud a aussi beaucoup jonglé. À la fin, il formule un constat qui nous mandate à poursuivre la réflexion :

« ... la théorie de la bisexualité comporte encore de nombreuses obscurités et que nous ne pouvons qu'être sérieusement gênés en psychanalyse de n'avoir pas encore pu en trouver le lien avec la théorie des pulsions » (Freud, 1930, 43).

Le lien masculinité/activité, féminité/passivité, qu'il avait proposé n'a pas tenu le coup, mais il a posé néanmoins l'exigence d'un dualisme fondamental. C'est cette dualité qu'il nous faut conserver plutôt que l'équation trop simple et concrète activité/passivité. Freud le reconnaît :

« En ce qui concerne la vie sexuelle humaine, vous vous apercevez rapidement qu'il ne suffit pas de caractériser le comportement masculin par l'activité et le comportement féminin par la passivité. [...] il est quelquefois nécessaire de déployer une grande activité pour atteindre des buts passifs. » (Freud, 1932, 151-152)

Et cela, Freud le reconnaît bien plus que certains de ses successeurs, comme le montre Chasseguet-Smirgel (1964, 5-70) en résumant les positions campées, voire caricaturales, des J. Lampl-de-Groot, Hélène Deutsch, Ruth Mack Brunswick ou Marie Bonaparte, qu'il faut prendre garde de confondre avec celles de Freud, de qui ces quatre femmes se réclament pourtant (!).

Son article sur *Les fantasmes hystériques et la bisexualité* (Freud, 1908, 149-155) — dans la catégorie des mentions ambiguës du terme, aux yeux de certains —, ne va-t-il pas justement dans le sens de cette « bipolarité »? Pour sa part, en proposant de parler des « éléments masculins et féminins chez l'homme et la femme », faute de termes plus satisfaisants précise-t-il, Winnicott (1966, 65-85) parle aussi de bipolarité plutôt que de bisexualité.

Jones (1927) et Klein (1928) avaient laissé plus de place à penser que Freud en cette matière, ne serait-ce qu'en postulant une phase préœdipienne du développement du genre, et particulièrement, en reconnaissant à la petite fille la même

« conscience » de ses organes génitaux qu'au garçon. Ce à quoi Freud (1932, 155) ne pouvait se résoudre.

Toutefois, contrairement à ce que plusieurs en disent, je crois que même dans l'obscurité, Freud n'était pas du tout dans la confusion. Sa quête de concepts globaux et généralisables, congruents avec l'édifice métapsychologique en construction, complique les choses grandement — le phallocentrisme en est devenu un exemple suranné —. L'adéquation de la bisexualité psychologique à l'homosexualité doit par contre être resituée. Nous sommes en 1915 et Freud affirme avec audace, quoiqu'en pensent ses contemporains :

« La psychanalyse se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers, que l'on pourrait séparer de ceux des autres individus. En étudiant d'autres excitations que celles proprement sexuelles, elle a pu établir que tous les individus, quels qu'ils soient, sont capables de choisir un objet du même sexe, et qu'ils ont tous fait ce choix dans leur inconscient. On peut même affirmer que les sentiments érotiques qui s'attachent à des personnes du même sexe jouent dans la vie psychique normale un rôle aussi important que les sentiments qui s'attachent à l'autre sexe. Et que leur valeur dans l'étiologie des états morbides est bien plus grande encore. » (Freud, 1905, 168)

Je crois que c'est plutôt ce qu'il faut retenir. Plusieurs autres de ses propos vont dans ce sens d'une quête de compréhension de ce qu'il nomme, avec ambiguïté parfois, bisexualité. (Chronologiquement,) il répétera de différentes façons son intuition initiale :

« Chez les Grecs, où les plus virils individus se trouvaient invertis, il est évident que ce n'était pas ce qu'il y avait de viril chez le jeune garçon qui excitait leur désir, mais bien les qualités féminines de leurs corps, ainsi que celles de leur esprit, timidité, réserve, désir d'apprendre et besoin de protection. Aussitôt que le garçon était devenu homme, il cessait d'être un objet sexuel pour l'homme et recherchait à son tour l'adolescent. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, l'inverti ne poursuit pas un objet appartenant au même sexe que lui, mais l'objet sexuel unissant en lui-même les deux sexes; c'est un compromis entre les deux tendances, dont l'une se porterait vers l'homme et l'autre vers la femme, à la condition expresse, toutefois, que l'objet de la sexualité possédât les caractères anatomiques de l'homme (appareil génital masculin) : ce serait pour ainsi dire l'image même de la nature bisexuelle. » (Freud, 1905, 29-30)

« ...chez des individus masculins et féminins surgissent des motions pulsionnelles aussi bien masculines que féminines et que les unes comme les autres peuvent être rendues inconscientes par refoulement. » (Freud, 1919, 241)

« Depuis que la notion de bisexualité m'est devenue familière, je l'ai considérée comme un facteur décisif car, si nous nous abstenions d'en tenir compte, j'estime qu'il serait pratiquement impossible de comprendre les manifestations sexuelles qui apparaissent à la fois chez l'homme et chez la femme. » (Freud, 1920, 135)

« La psychanalyse est sur le même terrain que la biologie en ceci qu'elle prend comme hypothèse une bisexualité originaire de l'individu humain (et animal). Quant à l'essence de ce que, au sens conventionnel ou au sens biologique, on nomme "masculin" et "féminin", la psychanalyse ne peut l'élucider; elle reprend à son compte les deux concepts et les met à la base de ses travaux. Si l'on tente de les ramener à des principes plus originaires, la masculinité se volatilise en activité, et la féminité en passivité, ce qui est trop peu. » (Freud, 1920, 270)

« ...chez les deux sexes le degré d'hermaphrodisme psychique est dans une large mesure indépendant du degré d'hermaphrodisme physique. » (Freud, 1920, 252)

En fait, de vouloir conserver le biologique comme référent fondamental permanent de la théorie fait piétiner Freud en matière de bisexualité psychique. L'identification par ses successeurs du primat de l'intersubjectivité sur le déterminisme leur ouvrira des horizons nouveaux. C'est l'argument de David. Il cherche justement à introduire un concept de bisexualité dans un corpus métapsychologique ayant déjà fait place à la relation d'objet. De même, l'utilisation par Freud de l'expression « hermaphrodisme psychique », au lieu de bisexualité, pour parler de la coexistence de dispositions, de traits masculins et féminins influant sur le choix d'objet et sur toute la personnalité, introduit la distinction plus que sémantique entre bisexualité psychique — ayant trait au genre— et bisexualité biologique — ayant trait au sexe, et peut être entendu comme un effort de s'extirper du biologique.

Enfin, ces réflexions de Freud sont pour lui subsidiaires et plusieurs nous rappellent justement la cohérence et la congruence de sa pensée. Freud écrivait encore en 1932 :

« Certains organes qui servent uniquement aux fonctions sexuelles se sont formés dans chacun des deux sexes, ils représentent



probablement deux modalités différentes d'une seule disposition. [...] Les individus des deux sexes semblent traverser de la même manière les premiers stades de la libido. [...] Dès le début de la phase phallique, les similitudes (entre garçon et fille) sont infiniment plus marquées que les divergences. [...] (D'ailleurs), il n'est qu'une seule libido, laquelle se trouve au service de la fonction sexuelle tant mâle que femelle. » (Freud, 1932, 147-178)

À l'instar de Brette et Cosnier (1975, 971-973), devons-nous conclure :

« Une sexualité donc, mais *deux* génitalisations, le fantasme de "bisexualité" venant alors compenser le manque que la monogénéralité révèle. »

De ce point de départ, voyons comment, du biologique, en passant par l'identité, le bisexuel peut être compris.

### **Le roc (mou) du biologique**

L'embryogenèse nous a appris que l'enfant sera mâle ou femelle selon le sexe chromosomique du spermatozoïde (X ou Y) qui fécondera l'ovule. Des gonades primitives indifférenciées apparaissent à 28 jours chez l'embryon. Leur différenciation déclenche une chaîne de réactions qui modèlent les organes génitaux internes (6<sup>e</sup> semaine) et externes (entre la 11<sup>e</sup> semaine et le 4<sup>e</sup> mois chez le garçon, et au cours du 3<sup>e</sup> mois chez la fille). L'embryogenèse sexuelle apparaît donc comme une différenciation à partir d'une bisexualité potentielle initiale.

Kreisler, à la suite d'une étude psychopédiatrique sur l'intersexualité somatique, fait la distinction entre l'identité de genre — un sexe véritable — et l'identité de sexe — apparence des organes génitaux —. Il lui apparaît clair que :

« ...le biologique est submergé par l'ensemble des comportements et des attitudes conscientes et inconscientes déclenchés dès l'annonce du sexe puis à la vue des organes génitaux, et aussitôt organisés dans les phénomènes interrelationnels archaïques de telle manière que l'enfant se perçoit garçon ou fille dès la deuxième année de la vie. Cette empreinte initiale que les parents gravent dans leur enfant, semble s'inscrire avant que l'enfant puisse prendre connaissance de ses singularités corporelles. Dans l'évolution ultérieure pour l'organisation et la répartition libidinale dans le sens masculin ou féminin depuis le stade phallique jusqu'à l'adolescence, le rôle de l'environnement familial et social continue à prévaloir sur tout autre facteur chez

l'intersexuel, y compris l'expérience directe de la conformation propre au sexe, si importante soit-elle. » (Kreisler, 1973, 117)

Dans la même veine, Stoller nous permet de faire le point sur la part du biologique et du psychologique dans la genèse de l'identité mais surtout de clarifier l'incidence réciproque de la bisexualité biologique et psychologique.

« Nous savons maintenant que chez les mammifères, y compris les humains, lors de la vie fœtale, le tissu commence par être femelle sans tenir compte du sexe chromosomique. Puis, après des semaines de développement embryonnaire, apparemment le résultat d'un message communiqué par la voie du chromosome Y, certaines cellules, dans ce qui deviendra le sillon génital, se mettent à produire des androgènes. [...] *Dans les deux sexes*, une quantité suffisante d'androgènes au moment propice produit un pénis normal anatomiquement et physiologiquement. *Dans les deux sexes*, l'absence d'androgènes au moment adéquat produit un clitoris anatomiquement et physiologiquement normal. Ainsi en va-t-il des autres tissus. » (Stoller, 1973, 137)

Biologiquement, des aspects des deux sexes sont présents chez tout animal, y compris l'humain. Cet argument pourrait être entendu comme un désir de « faire penser » le biologique, comme une espèce d'anthropomorphisme biologique nous ramenant à une vision déterministe de la psyché. Toutefois, l'étude de différentes anomalies d'assignation du sexe à la naissance, et de confusion dans le regard du parent sur l'enfant durant les premiers mois de son existence ont permis à Stoller de démontrer, et c'est là sa contribution majeure, que les forces psychologiques déterminent davantage le comportement humain du genre que les forces biologiques.

« En résumé, le noyau de l'identité de genre est le produit, chez l'être normal, d'une combinaison, d'une part de facteurs biologiques cachés (jusqu'ici non mesurables) qui n'ont qu'un effet modéré et aisément réversible et, d'autre part, d'attitudes et d'influences parentales plus puissantes et qui, elles, peuvent être évaluées, opérant sur l'enfant. Alors que la solidité de la masculinité et de la féminité peut être ébranlée par les circonstances, ce sentiment d'être un mâle ou une femelle, une fois établi, ne subira pas d'altération tout au long de la vie. Il résiste aux effets qui peuvent se faire sentir ultérieurement, dus à des lésions cérébrales, à la psychose, aux troubles caractériels et à toute autre influence extérieure ou intérieure, s'il est fermement établi dès le départ. » (Stoller, 1973, 148)

L'aphorisme, l'anatomie est le destin, doit plutôt être entendu comme : le destin vient de ce que les hommes font de l'anatomie. Le sentiment qu'on a de son soi, et non l'apparence anatomique, détermine le comportement de l'individu. Par exemple, le transsexuel n'essaie pas de changer de genre, mais seulement de sexe, afin que son corps soit conforme à sa psyché.

En somme, et c'est le constat fascinant auquel arrive ces deux auteurs, et ce dans la foulée des travaux de Money et Ehrhardt (1972), l'identité sexuelle fondamentale, l'identité de genre, est fixée de façon irréversible à deux ans. En clinique, il est constaté qu'une anomalie somatique intersexuelle n'affecte que peu l'identité et le rôle sexuels une fois psychologiquement déterminés. S'il y a ambiguïté de l'évolution, elle est davantage attribuable à l'incertitude des parents qu'à l'ambiguïté somatique elle-même; alors qu'en l'absence de toute anomalie somatique, chez le transsexuel, une altération radicale de l'image et du sentiment de soi produite par des perturbations précoces entraîne un renversement de l'identité et du rôle sexuels. Bref, le roc du biologique doit céder sa place au roc du fantasmatique. Le biogénétique a certes une incidence déterminante, mais bien davantage en support — la plupart du temps — à la maturation d'une identité sexuée conforme au corps.

« La bisexualité psychique, Freud le pressent, ne dérive pas de la bisexualité biologique : une telle explication est de l'ordre des théories sexuelles infantiles. La bisexualité résulte d'identifications à la fois masculines et féminines, c'est-à-dire d'un processus purement psychique : là résidera l'explication proprement psychanalytique. » (Anzieu, 1973, 189)

### **Identité de genre; identité de sexe**

Nous pourrions élaborer longuement sur l'identité comme concept générique, mais contentons-nous de préciser une façon séquentielle d'en concevoir sa constitution, sous l'angle de la sexualité. Comme le souligne Godfrind (1997, 5) : « identité et identité sexuée sont coextensives, indissociablement associées, fondamentalement complémentaires et ce dans leur genèse même. » L'identité sexuée se construit sur l'expérience vécue du corps sexué que l'enfant éprouve. Elle dépend de l'assignation du sexe par les parents et de son investissement fantasmatique. Alors, la différence des sexes est constitutive de l'organisation psychosexuelle, « elle est fondatrice d'une identité sexuée qui se construit dans une dialectique bisexuée, comme l'inscription inaugurale de la "scène primitive", matrice des mouvements inconscients qui président à la rencontre des sexes ».

Force est de distinguer une identité de genre, d'une identité de sexe, comme constitutives de l'identité sexuée. En effet, l'identité sexuée fondamentale est partiellement indépendante des attributs biologiques présents à la naissance, c'est-à-dire, de l'identité de sexe.

Brunel résume bien la proposition de Stoller quant à la constitution de l'identité de genre, qui résulterait selon lui de cinq grands facteurs. Ces facteurs sont :

« 1) *une force biologique* prenant naissance dans la vie fœtale et généralement d'origine génétique, liée à l'organisation neurophysiologique (système nerveux central) du cerveau fœtal; 2) *l'assignation du sexe à la naissance* : le message que l'apparence des organes génitaux externes du bébé apporte à ceux qui peuvent assigner le sexe — le médecin présent et les parents — et l'effet ultérieur sans équivoque de cette assignation les convaincant du sexe de l'enfant; 3) *l'empiétement incessant des attitudes des parents* quant au sexe de cet enfant et la construction de ces perceptions par l'enfant en événements, c'est-à-dire en expériences motivées significatives via sa capacité de fantasmer; 4) *des phénomènes biopsychiques* : effets postnataux précoces causés par certains modes habituels de s'y prendre avec l'enfant — conditionnement, empreinte ou autres formes d'acquisitions — qui modifient en permanence le cerveau du bébé et le comportement qui en résulte sans que les processus mentaux du bébé le protègent de tels inputs sensoriels; 5) *le moi corporel en développement* : les innombrables qualités et quantités de sensations, en particulier en provenance des organes génitaux, qui définissent le physique et aident à définir les dimensions psychiques de son propre sexe, confirment ainsi pour le bébé les convictions que ses parents ont du sexe de leur enfant. »  
(Brunel, 1993, 190-191)

Bref, tout en étant tributaire d'une organisation neurophysiologique, le principe fondateur de l'identité sexuée est l'assignation du sexe par les parents. D'un premier sentiment d'être mâle ou femelle s'élabore l'identité de genre qui inclut les rôles masculin et féminin, par identification aux deux parents. Ce qui présuppose la séparation d'avec la mère et l'entrée dans une relation triadique. La prise de conscience de ses organes génitaux et des sensations afférentes, renforce le sentiment de l'enfant d'appartenir à un sexe.

« Pour Stoller (1973), l'identité sexuelle nucléaire qui concerne la virilité et la femellité, ne se réfère pas à une programmation biologique, mais à une identification primaire atraumatique et a-conflictuelle irréversible à la représentation qu'ont les parents du sexe de l'enfant; celle-ci est heureusement le plus souvent conforme à la réalité biologique. Mais, comme on l'a montré chez le transsexuel qui connaît son sexe biologique, le sentiment de virilité ou de femellité n'en découle pas immanquablement.

L'élaboration de la fantasmagie érotique ne se fonde pas sur le corps "constaté" et le corps "construit" puisque le sexe constaté n'est pas déterminant, mais sur le sexe *donné* dans les relations précoces généralement avec la mère et sur le sexe *construit* sur les interrelations avec les deux parents. Le sexe réel n'est pas davantage garant de l'identité sexuelle aussi bien nucléaire que de genre que la séparation du corps de l'enfant de celui de la mère à la naissance ne l'est de l'identité propre; le sexe comme le corps est d'abord donné par le regard de l'autre, puis construit par les identifications introjectives. [...] Toute identité y compris l'identité sexuelle repose essentiellement sur les interrelations avec l'objet. Sur la relation à l'objet (objet réel) appréhendé par l'observateur extérieur comme déjà constitué et préexistant au sujet qui dans cette optique ne peut être lui-même perçu que comme distinct et déjà séparé (sujet réel); [...] si l'objet réel auquel appartiennent les fantasmes parentaux module certes le devenir du sujet, les fantasmes modifient l'appréhension de l'objet et le sujet crée ses objets par le jeu des projections tout comme il se construit lui-même par introjection et identification à ses objets fantasmatiques. » (Dufresne, 1982, 4-5)

### **Bsexualité**

Que dire donc de la bipolarité de l'identité sexuée? Deux positions, peut-être complémentaires, semblent se dessiner. Ceux plus fidèles à la position métapsychologique freudienne n'ont que faire de ce concept additionnel et peu productif.

Levin (1997, 7-8), par exemple, questionne même notre motivation à vouloir à tout prix modifier quelque chose de la proposition psychanalytique initiale, pour intégrer des idées « à la mode ». À son avis, la conception même de :

« ... bisexualité psychique semble récupérer ou rationaliser la perversion fondamentale de la psyché et de la sexualité psychique. À travers une allusion métonymique à la perversion, la bisexualité psychique fonctionne comme intégration théorique de la sexualité infantile à la normalité sexuelle de la relation procréatrice. Mais je pense que c'est une intégration illusoire, que ça cache la qualité indicible et troublante de la sexualité, le fait que la jouissance implique une étrangeté apeurante, y compris la destruction des structures psychiques, en particulier les structures du moi. [...] Alors l'ironie c'est qu'au moment où les découvertes des experts et des technologies nous invitent à accepter la proposition de Freud que la sexualité psychique n'a rien à voir avec la reproduction sexuelle humaine, les psychanalystes décident que

la sexualité est une relation d'objet naturelle et qu'elle n'est pas polymorphe, mais binaire! Au moment où la modernité expose l'arbitraire de la plupart de nos normes culturelles traditionnelles, même celles de la modernité elle-même, les psychanalystes décident que la sexualité est tout à fait normale et pas du tout honteuse! »

Viderman (1975, 942) va tout à fait dans le même sens :

« Bref, et pour finir : épistémologiquement douteux, le concept de bisexualité a pour corollaire inattendu une primauté phallique qui se donne pour un essentialisme naturel alors qu'il relève très probablement, pour une grande part du moins, de l'imaginaire culturel. »

Sans avoir le même caractère incisif, Le Guen est aussi de l'avis de Levin et de Viderman, et, je crois, plus proche de la métapsychologie psychanalytique :

« Dans notre perspective, l'identification est d'abord une façon de rendre compte du processus œdipien fondateur auquel elle participe. Le couple mère – non-mère EST le sujet en le faisant exister, en le constituant, en séparant le moi du non-moi; telle serait l'identification originaire qui ne peut alors qu'être elle-même bipolaire. Il n'y a pas d'identification au père *ou* à la mère, mais au couple originaire; c'est d'ailleurs ce qu'indiquait Freud qui considérait dans *Le Moi et le Ça* que, "plutôt que du" père de sa préhistoire personnelle. [...] il serait prudent de dire "avec les parents". Nous croyons être autorisé à penser que la première identification est double et qu'elle est fondamentalement bisexuelle. Le couple mère – non-mère va étayer le couple mère-père et c'est par l'entremise de celui-ci que se fera le choix de l'identité sexuelle sans pour autant réduire la bipolarité fondamentale. Le couple père-mère étayera ensuite le processus de reconnaissance de la différence des sexes, tel qu'il fait éclore l'Œdipe secondaire. Mais il s'agit bien de *re-connaissance*; c'est dire que celle-ci ne peut fonctionner qu'en *après coup*, prédéterminée par l'opposition originaire, autrement dit par la bisexualité ainsi redéfinie. » (Le Guen, 1975, 968)

La bisexualité est une modalité de l'identité sexuelle donnée, puis construite dans les interrelations avec les deux parents, de sexes différents. La bisexualité est source d'étrangeté mais aussi accès à l'étranger, à l'Autre, comme nous le rappelle Green (1975, 909) :

« En théorie psychanalytique l'Autre désigne une double réalité, au moins. Il est à la fois ce qui est méconnu de moi et ce qui n'est pas moi. Ce qui est méconnu de moi — Freud le dit explicitement — ce n'est pas seulement ce qui se relie au sexe auquel je n'appartiens pas, mais aussi bien au sexe auquel j'appartiens. Quant à ce qui n'est pas moi c'est aussi bien ce qui appartient à l'autre sexe que ce qui est de n'importe quel sexe. On comprend que la sexualisation de l'Autre, c'est-à-dire la désignation de l'Autre comme Autre sexué a une valeur structurante aussi bien pour le Moi que pour l'Autre. »

Pour tenter d'intégrer ce qui peut-être n'a pas nécessairement à l'être — comme le croit Levin — nous pourrions penser, après Pontalis (1973, 18) et David (1973, 231-249), que la bisexualité ne serait pas un pôle d'un conflit, mais le conflit lui-même dans ce qu'il a d'irréductible. L'alternative mythique (Hermaphrodite et Cénis) tente de transcender l'opposition binaire des sexes dans une fusion mortifère, ou, ne laisse place qu'à ce qui s'oppose au couple masculin/féminin (Phénix<sup>5</sup>), c'est-à-dire, le phallus immortel, qui ne peut qu'être unique et se reproduire lui-même. Ainsi, la fonction bisexuelle présente chez tous un pouvoir organisateur, réparateur, voire créateur (David, 1975, 701)

En y apportant quelques nuances, d'autres vont aussi dans ce sens :

« ... la bisexualité psychique se gagne, elle est le terme d'une évolution au cours irrégulier, difficile, toujours en danger de s'arrêter. [...] on serait tenté de définir la bisexualité essentielle *comme une exigence de travail imposée à l'appareil psychique*, ce qui fait penser à la définition de la pulsion. » (De M'Uzan, 1975, 889)

« Peut-être serait-il opportun de reprendre ici la distinction entre l'ambisexualité — celle de la mère archaïque — et la bisexualité qui serait le résultat des identifications évolutives et structurantes aux imagos différenciées de chacun des deux parents. [...] En effet le fantasme de la mère archaïque *condense* les deux sexes en une seule image, alors que la bisexualité [...] *réunit* en un même sujet des caractéristiques identificatoires appartenant à chacune des imagos — maternelle et paternelle — *sans les confondre ni les condenser*. » (Kestenberg, 1975, 876)

« La bisexualité est une émanation de l'imagination créatrice de l'homme, de l'homme lésé dans son unité, condamné qu'il est à une moitié seulement de la chose sexuelle. [...] La bisexualité est un fantasme, un idéal, un rêve, voire un cauchemar; rêve de

l'enfant incestueux face à la scène primitive, de l'enfant en quête de sa toute-puissance d'avant la chute. [...] Pour mieux saisir la notion de bisexualité — en tant qu'état idéal, en tant que souhait interdit et angoissant — il nous faut revenir à l'orée de la vie psychique, à la découverte, non pas de l'identité sexuelle, mais de l'identité subjective, la découverte de l'*altérité*. Je voudrais soutenir ici que l'idéal hermaphrodite trouve ses racines dans l'idéal fusionnel qui unit l'enfant au sein maternel. La recherche d'un état idéal où le manque n'existe pas témoigne que le sein est déjà perdu, c'est-à-dire déjà perçu comme étant l'essence d'un Autre. [...] *une partie de l'identité de tout sujet, est, et sera toujours, ce qu'il représente pour un autre.* » (McDougall, 1973, 263-264)

### Conclusion

Superfétatoire ou cliniquement incontournable, il semble que nous en sommes réduits, au terme de ce survol, à répéter après Freud :

« Quant à l'essence de ce que, au sens conventionnel ou au sens biologique, on nomme “masculin” et “féminin”, la psychanalyse ne peut l'élucider; elle reprend à son compte les deux concepts et les met à la base de ses travaux. » (Freud, 1920, 270)

Comme Levin, Viderman, Le Guen et d'autres, j'ai plutôt tendance à m'en tenir au caractère polymorphe de la sexualité psychique et croire qu'elle ne devient « bi » qu'en après coup. Il semble permis de croire aussi en sa fonction structurante, organisatrice, comme le sont la scène primitive, la castration et l'œdipe. Tout comme la dialectique « je-tu » fonde la subjectivité en les définissant par opposition mutuelle, ainsi en va-t-il de la sexualité, qui nécessite un indice, par exemple ~, qui ne peut être conçu sans l'indice <sup>TM</sup>, auquel il s'oppose et se définit.

Enfin, pour revenir à Tirésias, qui, pour avoir été tour à tour homme et femme, a découvert le secret de la jouissance, de l'énigme sexuel, est-il permis de penser que cette théorisation de la bisexualité d'un chacun pourrait être un refus de la « cécité œdipienne » — notre sort à tous, pauvres mortels — et une identification mégalomane à ce prophète de malheurs? L'énigme est et demeure, ou c'est la mort!

**françois gauthier**

500, boul. gouin est, bureau 304  
montréal, qc h3l 3r9



---

## Notes

1. Le Camus (1986, 336) affirme que : « la genèse de l'identité de genre n'est pas qu'une affaire de croissance biologique et de relations interpersonnelles car elle ne peut se comprendre qu'insérée dans un contexte social. Plus encore que la nature, c'est la culture qui définit pour chaque sexe les modèles de développement, les valeurs à atteindre, les hiérarchies à respecter. »
2. Je propose ces vignettes cliniques davantage comme une illustration de ce qui motive ma réflexion à l'égard de la bisexualité que l'occasion d'une élaboration théorique nouvelle.
3. Non pas au sens freudien de « homosexuel », mais au sens étymologique de : « renverser symétriquement ».
4. Patient doté d'une bisexualité biologique; par opposition au transsexuel, quoique biologiquement intact, qui est convaincu d'appartenir au sexe opposé.
5. Cet oiseau fabuleux qui ne pouvait perpétuer sa race, faute de femelle, mettait le feu à son nid et, de ses cendres, renaissait un autre phénix

---

## Références

- Anzieu, D., 1973, La bisexualité dans l'auto-analyse de Freud : le rêve « Mon fils, le myope », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 7, 179-191.
- Bergeret, J., 1975, La somme, la différence et la division (La bisexualité et les fantasmes primaires), *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 1027-1050.
- Brette, J. et Cosnier, J., 1975, Une sexualité, deux sexes, trois personnes, *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 971-973.
- Brunel, M.-L., 1993, L'identité de sexe et de genre, in *La question de l'identité. Qui suis-je? qui est l'autre?*, Collectif sous la direction de C. Gohier et M. Schleifer, 163-226.
- Chasseguet-Smirgel, J., 1986, *Les deux arbres du jardin. Essais psychanalytiques sur le rôle du père et de la mère dans la psyché*, Éd. Des femmes, Paris, 1988, 32.
- Chasseguet-Smirgel, J. et al., 1964, *La sexualité féminine*, Payot, Paris.
- David, C., 1973, Les belles différences, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 7, 231-249.
- David, C., 1975, La bisexualité psychique, Rapport du XXXV<sup>e</sup> Congrès des psychanalystes de langues romanes. *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 695-856.
- De M'Uzan, M., 1975, Trajectoire de la bisexualité, *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 885-892.
- Dufresne, R., 1982, Deuil de l'autre sexe et médiation bisexuelle. Intervention sur le rapport de Mme Gabrielle Clerk sur *La bisexualité psychique*, à la Société psychanalytique de Montréal, le jeudi 11 mars 1982, non publiée.
- Freud, S., 1905, (traduction de la version révisée, publiée en 1923). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, collection Idées, Paris, 1968.
- Freud, S., 1908, Les fantasmes hystériques et la bisexualité, in *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., Paris, 1973, 149-155.
- Freud, S., 1916, *Introduction à la psychanalyse*, 1972, Payot, Paris.
- Freud, S., 1919, « Un enfant est battu » Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, in *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., Paris, 1973, 219-243.
- Freud, S., 1920, Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, in *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., Paris, 1973, 245-270.
- Freud, S., 1930, *Malaise dans la civilisation*, P.U.F., Paris, 1971.
- Freud, S., 1932, La féminité, in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, collection Idées, Paris, 1971, 147-178.

- Freud, S., 1937, Analyse terminée et analyse interminable, *Revue française de psychanalyse*, 1939, Tome XI, n° 1, 29.
- Godfrind, J., 1997, À propos d'homosexualité féminine chez l'homme, texte d'une conférence, non publiée, présentée au congrès annuel de l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec, 5 avril 1997.
- Green, A., 1975, La sexualisation et son économie, *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 905-918.
- Jones, E., 1927, La phase précoce du développement de la sexualité féminine, in *La Psychanalyse*, n° 7, 1964.
- Kestemberg, E. & J., 1975, Du mésusage de la bisexualité, *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 875-884.
- Klein, M., 1928, *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1967.
- Kreisler, L., 1973, L'enfant et l'adolescent de sexe ambigu ou l'envers du mythe, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 7, 117-133.
- Le Camus, J., 1986, Corporalité, sexualité et identité, in P. Tap (dir.), *Identités individuelles et personnalisation*, Privat, Toulouse, 331-336.
- Le Guen, C., 1975, Noirceur secrète du lait, *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 963-970.
- Levin, C., 1997, Bye-Bye « BI » : Quelques propos psychanalytiques sur la sexualité, texte d'une conférence, non publiée, présentée au congrès annuel de l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec, 4 avril 1997.
- McDougall, J., 1973, L'idéal hermaphrodite et ses avatars, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 7, 263-275.
- Money, J. et Ehrhardt, A. A., 1972, *Man and Woman, Boy and Girl*, John Hopkins University Press, Baltimore.
- Pontalis, J.-B., 1973, L'insaisissable entre-deux, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, no 7, 13-23.
- Schmidt, J., 1965, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Larousse, Paris.
- Stoller, R., 1973, Faits et hypothèses : un examen du concept freudien de bisexualité, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 7, 135-155.
- Viderman, S., 1975, Ce que deux est à trois, *Revue française de psychanalyse*, tome XXXIX, 935-942.
- Winnicott, D. W., 1966, Creativity and its origins, in *Playing & Reality*, Tavistock, N. Y. 1982, 65-85.